

Le feu dans les yeux de la louve Au sujet de Bron Taylor : *Religion vert-foncé*^(*)

C'est avant tout par trois aspects que fascine le livre « *Religion vert-foncé* » du chercheur en religion américain, Bron Taylor : il n'a pas seulement un titre splendide, car il décrit aussi de manière captivante l'histoire, assez peu connue en Allemagne, des mouvements religieux de la nature aux USA et il esquisse une spiritualité future « soutenue par la raison » qui devrait aussi être orientée aux connaissances de la science.

Taylor distingue la teinte « verte » de celle « vert-foncé » de cette religion : Alors que la première transcrit un comportement amical à l'égard de l'environnement, un amitié environnementale, la seconde va bien plus loin et voit dans la nature quelque chose de « sacré ». Pourtant, à l'intérieur du spectre de la « religion vert-foncé » il y a divers représentants : tous ne sont pas orientés sur la métaphysique ou croient aux forces surprenantes, beaucoup pratiquent un « naturalisme de Gaïa », qui peut se satisfaire de l'étonnement et de la vénération à l'égard de la complexité et de la beauté de la nature (voir p.23). Taylor nous fait copieusement connaître des pionniers émouvants de cette « religion vert-foncé » et fait référence ainsi à un chapitre de l'histoire de la culture américaine qui ne devrait être qu'assez peu connu dans ce pays-ci. En font partie, par exemple, l'écrivain et activiste de l'environnement, Gary Snyder qui s'engageait poétiquement, déjà dans années 60, pour la spiritualité de la nature, ou bien la philosophe de l'écologie et bouddhiste, Joanna Macy, qui fonda, en 1985, le *Council of all Beings* (conseil de tous les êtres vivants). Lors de ses réunions, chaque membre « faisait élire » en soi, dans une sorte de quête visionnaire, un animal, un arbre ou une plante ou un rocher, pour parler pour lui ou pour elle. À la fin tous les membres partageaient leurs connaissances ensemble en la solidarité avec tous les êtres naturels dans une danse rituelle.

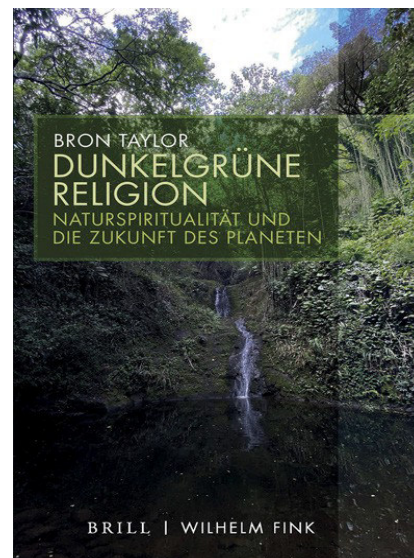
Les représentants plutôt naturalistes de la « religion vert-foncé », tel l'historien Donald Worster ou le biologiste, Marc Bekoff, se réfèrent à Charles Darwin, lequel dans son ouvrage « *On the Origin of Species* (1859), a parlé sur un ton foncièrement spirituel du prodige de l'évolution. Il y a — selon le chercheur britannique — un « caractère sublime » dans cette vision de la vie qui vint au monde avec ses forces diverses qui, à l'origine insufflées dans quelques rares formes simples ou bien même dans un unique souffle ; et que, tandis que la planète continuait de circuler sur son orbite, selon la loi fixe de la pesanteur, dans des formes sans fin les plus belles et les plus sublimes qui naissaient encore. (cité d'après la p.32). Cela relève de la grande qualité de cet ouvrage de Taylor qu'il ne fasse aucun front à l'encontre des connaissances de la théorie de l'évolution, comme cela est l'usage encore dans de nombreux cercles ésotériques ou religieux fondamentalistes, ce qui les amène automatiquement à l'exclusion sociale.

Métaphores du vivant

Au nombre des représentants marqués plutôt spirituels de la « religion vert-foncé », Taylor compte la chercheuse spécialisée sur les Primates, Jane Goodall, qui ne cesse de parler « d'événements magiques » dans la nature, où les yeux des

Chimpanzés lui apparaissent à l'instar de « fenêtres » s'ouvrant sur leur âme ou bien elle perçoit, lors des chants vespéraux des oiseaux, une « symphonie emplumée ». Avant tout pour Goodall, les forêts et les arbres sont pour elle des lieux fusionnels où elle retrouve toujours « santé et vigueur » (voir la p. 33), et elle parle même de paroles de louange pour « l'être de l'arbre », tiré du *Seigneur des anneaux* de J.R.R. Tolkien (1955-55). Le recours à la poésie ou bien aux métaphores spirituelles, serait peut-être choquant pour d'autres biologistes, or cela est tout naturel, pour Jane Goodall, afin de surmonter la terminologie étroitement scientifique.

Un maître de cet art fut le forestier américain et biologiste de la vie sauvage, Aldo Leopold (1887-1948), qui participa à une campagne d'extermination des loups dans le Nord de l'Amérique et ensuite, en 1909, alors qu'il assistait à la mort d'une louve, connut un retournement complet de son penser : « *Nous atteignîmes juste à temps la vieille louve, pour voir s'éteindre dans ses yeux une lueur de feu d'émeraude* », il décrit cette expérience : « Il me fut alors clair, et je sais bien jusqu'à présent que quelque chose de nouveau vint à ma rencontre dans ses yeux — quelque chose que seule elle et la montagne connaissaient. J'étais jeune alors et en pleine rage des armes à feu ; je pensais que moins de loups signifiait plus de chevreuils et qu'aucuns loups ne seraient jamais un paradis des chasseurs. Mais après que je vis le « feu verdâtre de la mort », je pressentis que ni la louve, ni la montagne, n'étaient en accord avec cette façon de voir les choses. » (p.45) Par la suite Leopold créa ce qu'on a appelé « l'éthique du paysage », un manière de voir les paysages comme étant des organismes indivisibles, dans lesquels tout, comme dans nos corps, se tient ensemble mutuellement. Leopold voyait là-dedans comment, dans l'univers entier, une « instance mystique suprême » règne, qui ne devait pas être pour lui un dieu individualisé cependant.



(*) Bron Taylor : *Dunkelgrüne Religion — Natur spiritualität und die Zukunft des Planeten* [Religion vert-foncé — Spiritualité de la nature et avenir de la planète], traduit en allemand par Kocku von Struckrad, Brill / wilhelm Fink Verlag, Paderborn 2020 403 pages, 34,90 €

Un fameux représentant de cette nouvelle forme de « spiritualité de la Terre » fut le chimiste britannique James Lovelock (1919-1992) qui, au milieu des années 1970, fonda la controverse très discutée au sujet de la « Théorie Gaïa », qui adopta le nom de la déesse homonyme grecque. Lovelock persista vis-à-vis de ses adversaires critiques qui lui reprochaient un penser par trop mythologique, en leur disant que cela ne devait être pour lui qu'une métaphore de la « Terre vivante » dans laquelle toutes les sphères sont interdépendantes intérieurement. En tant qu'agnostique, il critiquait l'hybris anthropocentrique des religions monothéistes, tandis que ces critiques lui reprochaient même parfois un « éco-fascisme », parce qu'il plaçait le bien-être d'une « terre » mythiquement glorifiée, avant les besoins humains et les revendications de liberté. (voir p.53) : une controverse, qui jusqu'aujourd'hui s'enflamme toujours dans la discussion autour d'une « religion vert-foncé ».

Pourtant Bron Taylor remonte encore plus loin en arrière, pour localiser les origines historiques de cette forme nouvelle de religiosité reliée à la nature. Après que les premiers colons puritanistes chrétiens, lors de leur arrivée aux USA considèrent la nature comme étant sauvage et dangereuse et qu'ils traitèrent conformément à cela les indigènes comme des sauvages, un renversement du penser eut lieu au cours des 18^{ème} et 19^{ème} siècles sous l'impulsion d'auteurs et de savants. Taylor désigne, par exemple, des philosophes comme Jean-Jacques Rousseau, Baruch Spinoza et Edmund Burke, ainsi que les écrivains Walt Whitman et James Fenimore Cooper dans les romans « *Leatherstocking* [bas-de-cuir, ndt] » dans lesquels, le culte de la nature et l'appréciation des modes de vie indigènes jouent un rôle majeur.

Il ne faut pas oublier l'écrivain Henry David Thoreau (1817-1862), qui vécut deux années durant dans une cabane en rondins, au bord du Lac Walden, dans l'état fédéral américain du New Hampshire et y rédigea son célèbre roman : *Walden. Or Life in the Woods* [Ou une vie dans les, bois], (1854) qui avait été aussi inspiré par Alexander von Humboldt. Thoreau avait une orientation panthéiste, abhorrait l'esclavage et défendait des droits des minorités autochtones opprimées. Desquelles, disait-il, nous pourrions bien plus apprendre que de l'Église. « Une tempête de neige signifiait bien plus pour lui que le Christ » récapitulait son biographe, Walther Harding, (p.69) À cet endroit du livre, Taylor renvoie du reste aussi à la grande tradition allemande de la *Naturphilosophie* et de la *Naturpoesie* qu'il voit chez Goethe et F.W.J. Schelling, mais il admet qu'un livre entier à part serait nécessaire pour les apprécier. (voir p.63)

Sanctuaires de la nature

Pour l'évolution de la « religion vert-foncé » aux USA, le philosophe de la nature et fondateur de l'idée américaine du *Nationalpark*, John Muir, est particulièrement important pour Taylor, auquel il consacre quelques pages de son livre. Cette appréciation est également liée à l'art linguistique ravissant de Muir, qui montre une fois de plus l'importance des images et des métaphores pour la « religion vert foncé ». Pour Muir les paysages étaient sacrés, en chaque cristal et en chaque cellule « battait un cœur comme le nôtre », et même dans le grondement d'un tremblement de Terre, il percevait « des paroles [...] directement sorties du doux giron de Mère-Terre » (p.84) Lorsqu'un jour Muir rencontra une rare orchidée blanche, ce fut pour lui comme si celle-ci était « assez pur pour le trône de son Créateur. J'avais le sentiment comme si je me trouvais en présence d'êtres supérieurs qui m'aimaient et me faisaient des signes. Je m'asseyais près d'eux et pleurais de joie. » (p.85) Eu égard à la foudroyante beauté des paysages américains, avec leurs flore et leur faune si riches, Muir polémiquait contre l'arrogance an-

thropocentrique du christianisme, d'après lequel la Terre existait en premier lieu pour l'être humain. Avec ironie il demandait : « Pourquoi l'eau noie-t-elle son maître ? Pourquoi tant de minéraux sont-ils toxiques pour lui ? [...] Des animaux venimeux, des plantes épineuses et des épidémies mortelles dans certaines régions du monde, sont une preuve que le vaste monde ne fut pas fait pour l'être humain. » (p.86)

Muir parcourut avec enthousiasme la *Sierra Nevada*, dont les falaises de pierre étaient pour lui des « autels » d'où il entendait des « sermons de pierre », par exemple près de l'impressionnante tour de granit « *Cathedral Peak* » dans le parc national de *Yosemite*. De telles expériences confirment sa conviction selon laquelle « le naturel et l'ordinaire sont plus merveilleux et mystérieux que ce qu'on appelle le surnaturel ». Un rappel que les merveilles de la nature peuvent être plus tangibles et envoûtantes que des entités spirituelles comme les « esprits » et les « dieux ». Il s'agit d'une attitude récurrente au sein de la « religion vert foncé » qui peut aboutir à l'exigence provocatrice selon laquelle un séquoia devrait être considéré comme « plus saint » qu'une « icône religieuse créée de main d'homme » ou que la survie d'une espèce de cactus ou de fleur est plus importante que la survie des pyramides égyptiennes. (voir p. 133)

Des conséquences étonnantes

Un chapitre totalement extraordinaire dans le livre qui n'eût jamais émergé comme thème sous cette forme dans une publication allemande, traite du *surf* comme d'un art du jeu de la « religion vert-foncé ». Taylor lui-même fut des années durant sauveteur d'urgence sur la côte californienne où il disposait de beaucoup de temps pour observer cet art de chevaucher les vagues. Mais il décrit cette pratique tout autrement que ne le font les séries de la T.V. Américaine, avec David Hasselhoff et Pamela Anderson, où il s'agit, avant tout, de corps masculins et féminins attractifs et d'une vie hédoniste sous le soleil de Malibu... Taylor renvoie à la dimension spirituelle du *surf* qui était déjà pratiqué activement dans l'antiquité par les peuples indigènes. Trois mille ans avant J.-C., déjà, des habitants du Pérou surfaient sur des petites barques de roseaux tressés, tout comme les gens de la Polynésie, d'Hawaï et du Sud-pacifique. Après le passage de James Cook et d'autres Européens dans ces régions, cette culture du *surf* disparut avec leurs armes, leurs maladies contagieuses, leur alcool et leurs religions, qui furent apportées par leurs missionnaires « chrétiens » qui combattirent cette culture. Ce n'est qu'à partir de 1912 que l'héritage spirituel du *surf* fut ranimé par le nageur hawaïen et *surfer* Duke Kahanamoku : il attira l'attention sur le fait que dans cette « culture Aloha », il s'agissait en tout premier lieu d'un lien méditatif avec le souffle de l'Esprit de l'Océan (« Aloha ») et non pas de prestations concurrentielles égoïstes. La dimension spirituelle du *surf* commence avec le salut rendu au Soleil triomphant du gris de l'aurore, aux vagues et aux habitants de l'Océan, pour ensuite se fondre, dans l'acte même du chevauchement des vagues, avec la « Mère-Océan » : bref, une variation du lien avec la « Mère-Terre », comme cela était célébré dans toutes sortes de jeux de la « religion vert-foncé » (voir p.152).

Ce chapitre extraordinaire démontre comment Taylor va chercher très loin pour montrer et expliquer les répercussions étonnantes d'un tel lien spirituel d'engagement avec la nature, jusque dans les temps présents. Il va nonobstant encore plus loin et ce réfère aux sphères du film de la télévision et de la littérature. Ainsi aborde-t-il les traces d'une « religion vert-foncé » dans les films de Walt Disney comme *Le livre de la jungle*, *Bambi*, *La petite sirène*, et *Le roi lion*, tout comme dans les docu-

mentaires marins de Jacques-Yves Cousteau et David Attenborough, ainsi que dans *Avatar* de James Cameron, le film le plus rentable de tous les temps : les Na'vi à la peau bleue qui y apparaissent vénèrent un immense « arbre du monde » doté de capacités de réflexion, une sorte d'Entité-Mère ancestrale qui doit être abattue par une société avec l'aide de l'armée afin de piller les matières premières qui se trouvent en dessous. Dans une forme de film aussi dramatique, comme aussi parfois poétique, des problèmes indigènes sont ici actuellement traités, pour lesquels la nature a encore la qualité de ce qui est « sacré » : Pour Taylor, c'est une preuve du rayonnement croissant de la « religion vert-foncé », jusque dans de vastes régions où la population n'est guère familiarisée avec la littérature écologique spécialisée. Il constate la même chose avec la série de films eu égard au succès impressionnant du *Seigneur des anneaux* ; ainsi qu'au sujet des *bestsellers* de la littérature comme le roman honoré d'un prix Pulitzer, *The Overstory* (en allemand : *Die Wurzeln, des Lebens / Les racines de la vie*) de Richard Powers, dans lequel il s'agit de la mystique d'arbres dotés d'une conscience.



Bron Taylor (né en 1955)

Le livre de Taylor s'achève avec le chapitre intitulé : « *Terropolitische Erdreligion* » [quelque chose comme : « Religion de la Terre Terropolitique », *ndt*], dans laquelle il s'agit de savoir quelles forces peuvent prendre les multiples variantes de la « religion vert-foncé » dans l'événementiel politique quotidien et quelles répercussions elle peut déjà y avoir. Taylor commence par la confession du vice-président américain de l'époque, Al Gore, qui mit en garde, dès 1992, contre la destructivité de la civilisation occidentale et affirmait que les racines des crises environnementales était de « nature spirituelle ». Gore a dû accomplir l'exploit difficile d'introduire une philosophie teintée de panthéisme dans le climat politique fortement chrétien de l'Amérique, ce qui était en fait un plaidoyer passionné en faveur de la « religion vert-foncé » : « Le simple fait du monde vivant et de notre place dans ce monde », ainsi écrivit-il, « en appelle à la vénération, à l'étonnement, à un sentiment du Mystère — et donc à une réaction spirituelle — lorsqu'on réfléchit à son sens profond. Les êtres humains, selon Gore, pourraient faire l'expé-

rience de Dieu, à tout moment, non seulement dans les églises, mais aussi dans tout recoin de la création. » (cité à la p.244.)

Une religion post-darwinienne

De telles idées déterminèrent aussi le *Sommet mondial sur le développement durable*, en 2002 à Johannesbourg, où de nombreux scientifiques, activistes politiques et aussi représentants des cultures indigènes, discutèrent de ces questions. Le congrès eut lieu à proximité des grottes remplies de mystère de *Sterkfontein* où les premières traces de *Australopithecus* furent découvertes et qui furent désignées par l'UNESCO comme le « Berceau de l'humanité ». Cette conférence, à laquelle participaient notamment Jane Goudall, Kofi Annan, alors secrétaire général de l'ONU, et la physicienne et militante Vanada Shiva, était un avertissement urgent contre l'augmentation catastrophique des dommages environnementaux et un appel à une prise en compte spirituelle de la Terre. Les guérisseurs et les chamanes des « Sangoma » africains ont conçu un rituel du coucher de soleil, dans lequel ils ont également demandé à leurs ancêtres de les aider à restaurer une vie harmonieuse sur terre : « Nous devons bien prendre soin de la terre », disaient-ils, « pour qu'un jour, si nous devenons nous-mêmes ancêtres, nous vivions également dans un monde sain. » (p.248) Mais l'adoption commune d'une « Charte de la Terre » n'a pas abouti, à la grande déception de nombreuses personnes impliquées : certains groupes religieux l'ont rejetée, tout comme — malgré un appel personnel de Mikhaïl Gorbatchev — le pape Jean-Paul II de l'époque, qui a trouvé l'ensemble de l'événement trop « païen » à son gré. (voir p.261).

Malgré tout cela, Bron Taylor reste optimiste quant à la montée d'une « religion vert-foncé » dans un avenir proche. Il est non seulement encouragé par le fait que des pays comme la Nouvelle-Zélande, l'Inde, l'Ouganda et la Colombie, reconnaissent désormais les rivières comme des entités juridiques, mais pour lui, les nombreux signes de déclin des religions établies montrent également que nous avons besoin d'une nouvelle spiritualité qui soit connectée à la nature et soutenue par la science : « Quand bien même je sois moi-même un naturaliste », ainsi conclut-il son livre attachant, « En l'absence d'une explication convaincante de l'univers ou de la vie qui palpète en moi et autour de moi sur cette petite planète bleue, je ne peux pas penser à un meilleur terme que « miracle » pour décrire tout ce que je perçois [...] J'ai longtemps recherché une religion appuyée par la raison [...] S'il y a une religion post-darwinienne sensée et raisonnable, alors ce doit être aussi une religion sensible post-darwinienne. La « religion vert-foncé est une candidate prometteuse pour cela. » (p.298)

Die Drei 4/2024.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Rüdiger Sünner est réalisateur de films et auteur de livres, entre autres avec *Wildes Denken* —Europa im Dialog mit spirituellen Kulturen der Welt [Pensée sauvage - L'Europe en dialogue avec les cultures spirituelles du monde entier] (2020) — www.ruedigersuenner.de